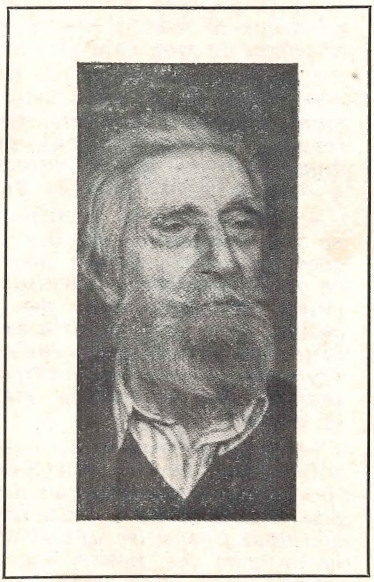
14 année - N° 117 L'ex. 0,60 F. 15 février 1965

CONTRE COURANT

Le périodique de la question sociale



Nicolas STOINOFF
(1862-1963)

Dans ce numéro :

UN EFFORT MÉRITOIRE (page 9)

DEUX MOTS AUX AMIS

Décidément, je crois que nous sommes bien partis. Avant la parution du numéro 115, premier numéro de la nouvelle série, un tiers des abonnés réclamés dans la circulaire avaient répondu présent. Avec ce troisième numéro, j'ai tout lieu d'espérer que la moitié sera acquise. C'est fort bien, mais non suffisant. Le nombre mille *que j'avançais est nécessaire, même indispensable, dès cette année, et le plus tôt possible.*

C'est pourquoi, m'adressant à ceux qui ont reçu les numéros 115 et 116 et qui n'ont pas encore réagi, je dois insister quant à leur abonnement ou réabonnement. Les séries précédentes ont souffert gravement de l'irrégularité des envois de fonds, et plus encore de leur absence, de la part de trop de nos amis qui se disent peut-être : « Puisque le journal continue à paraître, c'est qu'il peut se passer de mon concours pécuniaire. »

C'est une grave erreur. On a vu que l'arrêt de mes versements personnels, lorsque j'ai dû en disposer autrement, contraint par une situation exigeante, a eu pour résultat le dépérissement, puis la suspension du périodique. Il n'y a pas de miracles en ce domaine où règne le « pas d'argent, pas de Suisse ».

A l'inverse de la tradition ancienne, je suis décidé à ne pas m'emballer sur des apparences. Il faut les mille *abonnés indispensables pour franchir un nouveau pas, en admettant que la parution le 5 et le 20 de chaque mois puisse intervenir dans peu de temps. Le nouveau pas évoqué aura son importance, croyez-le bien, mais il ne peut être abordé à l'aveuglette sous peine de tout compromettre. Ce qui ne m'empêche pas de l'envisager et de prendre, dès à présent, mes dispositions pour assurer sa réussite.*

Lorsque, préparant les envois de « Contre-courant », *je vois défiler devant moi les noms familiers de tant de compagnes et compagnons de quinze, vingt ans, et parfois plus, équipiers d'une route difficile, abrupte, pleine d'aléas, que nous avons, les uns et les autres adoptée de concert, je ne puis me figurer que la lassitude soit venue les atteindre et qu'ils aient renoncé à ce qui me semble une des raisons de vivre de ceux qui se sont placés « en dehors » volontairement.*

« Pour la presse qui ne marche pas au pas » a titré pour sa souscription l'un des nôtres et, en écho, de la part d'un autre : « En avant ! » Que ces deux formules incitent ceux que nous allons solliciter ces temps-ci à rejoindre le noyau déjà fortement amorcé.

En attendant la « deuxième vague », je suis navré de ne pas être en mesure d'établir le bilan de la première — dont il y a lieu d'être satisfait d'ailleurs —, obligé de donner la copie avant d'avoir pu le mettre au net. Il paraîtra donc dans le numéro suivant et occupera la plus grosse partie de cette rubrique.

Faites, amis négligents, par votre apport de dernière minute, qu'il soit des plus fracassants.

Et merci d'avance. — L. L.

LIBRAIRIE SOCIALE

Contre-courant est spécialisé dans la littérature sociale. Les volumes et plaquettes proposés à ses lecteurs proviennent d'anciennes éditions ou de fonds disparus acquis autrefois. Aussi d'œuvres mis à sa disposition par les auteurs. Pour le reste, nous pouvons fournir tout ce qui se trouve dans le commerce, une coopérative de presse étant à notre portée pour toute fourniture.

Nous réserver vos commandes, c'est nous aider, puisque l'intégralité des recettes pour les fonds anciens et les ristournes d'usage pour les nouveautés sont comptabilisés en faveur du périodique. Ne négligez donc pas ce facteur important pour l'équilibre financier de **Contre-courant.**

COMMANDES et FONDS a adresser **nominalement** à Louis LOUVET : C.C.P. 880-87, Paris (7e), 24, rue Pierre-Leroux.

(Les prix s'entendent **franco de port.)**

La bibliothèque sociologique

LE MOUVEMENT OUVRIER EN AMERIQUE LATINE, par V. Alba	6,70
L'AMOUR LIBRE, par Ch. Albert	6,70
DIEU ET L'ETAT, par Bakounine	5,60
LA FIN DES POLITIQUES, par J. Barets	10,60
NOUVELLES EQUATIONS POLITIQUES, du même	10,60
LE MONDE NOUVEAU (éd. originale), par P. Besnard	3,90
L'HOMME ET LA RACE, par Ch.-A. Bontemps	5,60
L'HOMME ET LA PROPRIETE, du même	5,60
L'HOMME ET LA LIBERTE, du même	8,60
LE DEMOCRATE DEVANT L'AUTORITE, du même	5,60
L'ANARCHISME ET LE REEL, du même	10,70
LA FEMME ET LA SEXUALITE, du même	12,70
PAGANES, du même	12,70
L'HOMME DANS L'INDUSTRIE, par J. Bouyé, et deux études par Riera et G. Leval	3,00
LA CHANSON SOCIALE (de Beranger à Brassens), par P. Brochon	6,25
SOCIALISME ET LIBERTE, par F. Brupbacher	9,00
A TOUTES FINS INUTILES, par Léo Campion	3,60
GEOPOLITIQUE DE LA FAIM, par J. de Castro	18,20
LE LIVRE NOIR DE LA FAIM, par J. de Castro	7,90
ESPRIT DU SYNDICALISME, par M. Collinet	7,30
LES FINANCIERS QUI MENENT LE MONDE, par H. Coston	6,70

(Suite page suivante)

CHANSON D'UN GARS QU'A MAL TOURNE, par G. Couté 9,70
AU SERVICE DE LA PAIX, par E. Cresson 3,50
USINES ET SYNDICATS D'AMERIQUE, par M. Crozier 6,00
JUIN 36, par Danos-Gibelin 6,70
L'ENSEIGNEMENT SOUS LA COMMUNE, par M. Dommanget 8,80
LA JACQUERIE (attribué à M. Dommanget) 4.60
LETTRES SUR LE PACIFISME, par Prof. R. Dubois 3,10
JUILLET 1914, par G. Dupin (Ermenonville) 2,30
LA MATERNITE CONSCIENTE, par le Dr H. Fabre 7,10
MON OPINION SUR DIEU, par Sébastien Faure. 2,60
L'IMPOSTURE RELIGIEUSE, du même 6,70
PROPOS SUBVERSIFS, du même 6,70
MON COMMUNISME, du même 6,70
LA VERITABLE REVOLUTION SOCIALE, par Sébastien Faure et divers 5,60
FAILLITE DE LA GUERRE, par Froger-Dodement. 3,00
L'ESPRIT DE PAIX, du même 2,00
APOLOGIE DE LA CENSURE, par L. Goblot.... 9,70
L'ENFANT LEGITIME, par M. Goulliart 3,60
REFORMES, REVOLUTION, par J. Grave 10,70
LA SOCIETE MOURANTE ET L'ANARCHIE, du même 4,20
TERRE LIBRE (pour les enfants), du même 7,10
LE CHRIST ET LA PATRIE, par Grillot de Givry. 5,70
JOIES ET FRUITS DE LA LECTURE, par R. Hagnauer 6,60
L'EXPRESSION ECRITE ET ORALE, du même.. 10,20
LES GRANDES FLEURS DU DESERT, par Han Ryner 8,20
AMANT OU TYRAN, du même 5,00
LA SOUTANE ET LE VESTON, du même 5,00
FANTAISIE NUDISTE, par B. Harvest 12,70
JE SUIS UN NUDISTE, du même 12,70
HANOVRE A L'HEURE NUDISTE, du même 12,70
JAURES, par André Robinet 7,50

Vient de paraître :

HISTOIRE DE LA FRANC-MAÇONNERIE UNIVERSELLE, par G. Serbanesco. — Doit paraître en 6 volumes reliés comprenant 3.000 pages et 1.300 illustrations. Ont paru les deux premiers tomes, d'une très belle présentation. Chacun des tomes, franco 75,00

(Voir pages 19, 23 et 24)

CONTRE-COURANT

LE PERIODIQUE DE LA QUESTION SOCIALE

Les amis adresseront tout ce qui concerne le journal et le service des livres, *nominalement,*
à Louis LOUVET, 24, rue Pierre-Leroux, Paris (7e).
Chèque postal 880-87 Paris. Téléphone SEGur 09-68.

Ce qu'il faut dire

PROUDHON MOURAIT IL Y A CENT ANS. — L'année dernière a été fertile en commémorations, celle-ci débute par un centenaire important, celui de la mort de Pierre-Joseph Proudhon qui, à 56 ans, mourait le 19 janvier 1865. C'était un grand bonhomme, qui a beaucoup écrit, qui s'est quelque peu contredit, si bien que toutes les opinions — sauf celle des banquiers — sont en mesure peu ou prou de s'en réclamer, sur quelque point, quitte à le critiquer sur d'autres.

Sa jeunesse. — Celui qui devait se rendre célèbre dans les milieux d'avant-garde par des formules percutantes : « La propriété, c'est le vol », « L'atelier fera disparaître le gouvernement », et s'attirer l'inimitié féminine par son : « Ménagère ou courtisane », est né le 15 janvier 1809 à Besançon dans une famille d'aisance moyenne pratiquant le travail semi-artisanal, semi-commercial. Après avoir aidé ses parents dans des tâches subalternes — bouvier, garçon de cave —, le jeune Pierre-Joseph entra dans l'imprimerie comme typographe vers sa vingtième année et le composteur devient pour lui « le symbole et l'instrument de sa liberté ». Pourtant, il l'abandonne pour devenir correcteur où il a l'occasion de lire professionnellement une centaine d'auteurs divers, à la pensée différente, se délassant en apprenant l'hébreu. Il fit deux fois son tour de France nanti d'un carnet élogieux, puis passa de la correction à la direction d'une imprimerie qu'il monta avec l'aide de deux associés dont l'un devint fou. Cet événement contribua à ruiner l'entreprise, mettant Proudhon dans la gêne pour ne pas dire dans la misère. La façon dont il régla cette affaire d'argent lui attira l'estime et l'admiration de ses créanciers, fait assez rare pour être signalé.

Son enseignement. — Il n'est pas facile à formuler, car des hommes de divers horizons s'en réclament et, semble-t-il, fort justement. C'est qu'il n'est pas à une contradiction

près. « D'une sincérité intellectuelle absolue, *dira un de ses fidèles,* une adhésion antérieure ne fut jamais pour lui une raison suffisante de maintenir une proposition démontrée fausse. C'est pourquoi il fut, avec un entrain qui ne craignait pas le scandale, un admirable critique d'idées, et pourquoi il ne s'embarrassa pas de ce qu'on appelle contradictions. » Reconnaissons qu'il le fit allégrement et qu'une partie de certains de ses ouvrages démolit l'autre consciencieusement. Et pourtant dans chacune d'elles, quelle riche argumentation !

On est fondé à se demander parfois si la contradiction chez Proudhon n'a pas été élevée par lui à la hauteur d'une méthode qui lui permettait, dans certains cas, d'examiner une question sur toutes ses faces. Tout comme cela se produit pour l'œuvre de Nietzsche, les interprétations tendancieuses sont nombreuses. Tel aphorisme, tel passage, telle affirmation même peuvent faire l'objet de commentaires en opposition servant des thèses contradictoires, tout en se réclamant les uns et les autres de l'œuvre de Proudhon. Je pense ainsi à Georges Valois, proudhonien intégral, qui passa vingt ans, je crois, à l'*Action française,* dont la politique était aux antipodes de la pensée de Proudhon et qui, avec talent, justifiait sa position insolite.

Le journaliste, l'écrivain. — C'est par ses journaux, par ses livres et ses brochures, que Proudhon acquit une notoriété indéniable, influençant ses contemporains, s'attirant les foudres des gouvernements en général et l'inimitié de Karl Marx en particulier. L'œuvre est énorme et quatorze volumes de correspondance viennent s'y ajouter. Son activité journalistique est également considérable, bien que le pouvoir ait abattu, avec constance, ses feuilles : *Le Représentant du peuple, Le Peuple, La Voix du peuple* et de nouveau *Le Peuple,* comme au jeu de quilles.

D'un *Essai de Grammaire générale* paru en 1837 aux *Nouvelles observations sur l'unité italienne,* sorti des presses peu avant sa mort en 1864, trente-sept titres différents en vingt-sept ans, auxquels s'ajoutent des œuvres posthumes quatorze autres titres. Sur des sujets divers, la plupart se rapportant à la question sociale.

L'un de ceux qui frappa le plus l'opinion fut son : *Qu'est que la propriété ?* qu'il compléta par ses lettres à l'économiste Blanqui et à Victor Considérant, alors rédacteur de *La Phalange.* Le public n'en a retenu que l'apostrophe fameuse : « La propriété, c'est le vol ! », l'interprétant presque toujours d'une façon erronée, puisque l'auteur visait avant tout ce qu'il qualifiait de : « droit d'aubaine ».

L'amitié que lui porta alors Marx dériva par la suite, pour se muer en haine irascible, le peu commode Bisontin ayant refusé d'entrer dans les vues du futur auteur du *Capital* lorsque ce dernier fut expulsé de France par Guizot en 1846. Et ce fut le mordant et injuste pamphlet : *Misère de la philosophie,* répondant à la *Philosophie de la misère* de Proudhon.

Conclusion à venir. — Il ne saurait être question dans ce court article d'aller plus loin que l'évocation pure et simple de Proudhon, à l'occasion du centenaire de sa mort. Je me propose de publier dans « *Contre-courant* » une série de courtes études critiques sur chacun des points principaux traités par Proudhon : la femme et la famille, la guerre, la banque du peuple, Louis Bonaparte, la révolution de 48, etc. Cela au cours de l'année si possible et en dehors de la place qu'occupe celle-ci.

C'EST UN HOMMAGE QU'IL MERITE BIEN.

Louis LOUVET.

P.S. — *J'ai reçu à la suite de mon dernier article des remerciements mitigés de « L'Union Française pour l'Amnistie » qui a trouvé le ton acerbe et une lettre de Cabassou de Marseille, qui m'eng..., et désire que je le fasse savoir. C'est fait.*

LE PAIN AU GOUT DE SANG

Tandis que d'autres citoyens font des « marches de la paix » pour exiger de leur gouvernement l'abandon de la bombe atomique, voici que des ouvriers anglais manifestent contre la décision prise de suspendre la fabrication de bombardiers destinés à transporter l'engin effrayant.

Certes, on comprend le mécontentement des travailleurs menacés par la perte de leur emploi. Qu'ils le crient, qu'ils s'en prennent à ceux qui détiennent le monopole de l'embauche, c'est-à-dire le patronat et l'Etat, rien de plus normal : leur existence même est en jeu.

Mais qu'ils ne fassent aucune distinction entre un travail créateur et une œuvre exterminatrice, voilà qui nous confondra toujours. Quand un ouvrier s'indigne de ce qu'on le prive de son « job », qui consiste à construire les véhicules de la mort nucléaire, nous éprouvons à le plaindre une involontaire et irrépressible hésitation... car nous pensons à la pluie de bombes tombant sur des ouvriers comme lui et sur des foyers comme le sien.

Universellement, une des premières revendications ouvrières aurait dû être l'arrêt de toute fabrication et de tout transport d'armes. Universellement, le refus des travailleurs de faire fonctionner les usines

qui en fabriquent aurait dû être leur première manifestation. Exiger la reconversion en industrie de paix de toute l'industrie de guerre aurait dû être leur objectif numéro 1.

Faute de l'avoir fait, tout n'a été que verbalisme, et les ouvriers ont préparé leur mort pour gagner leur pain. Un pain maudit qui a le goût de sang.

Hélas ! Véritable œcuménisme de l'autodestruction, la classe ouvrière de tous les pays — à l'Est comme à l'Ouest — mange de ce pain-là. Américains, anglais, français, russes, chinois, les ouvriers sont fiers de contribuer à doter leurs gouvernements d'armes terrifiantes qui, un jour peut-être, leur péteront dans la figure. Ils battent des mains au passage des fusées, en redemandant quand on les en laisse manquer. C'est ça qu'on appelle la conscience de classe et l'internationalisme prolétarien.

P.-V. BERTHIER.

Les livres et les idées

UNE GOUJATERIE

UN livre a paru récemment, chez un éditeur parisien, intitulé : *L'Epopée de la révolte*. C'est un titre bien trouvé, susceptible d'allécher le chaland naïf qui prend pour argent comptant toute élucubration bien présentée, contenant un peu de romanesque, beaucoup du genre « roman policier », se fichant comme colin-tampon de la stricte vérité. Ce livre contient un passage que je cite intégralement :

« *Des têtes pensantes de l'anarchisme d'autrefois que reste-t-il ? L'inventaire est vite fait : il y a surtout Sébastien Faure. Mais, la soixantaine bien passée, l'ancien tribun de l'anarchie vit sur ses beaux restes.*

» *Le vieil aigle déplumé ne fait plus peur à personne, et si Lecoin, qui lui en a voulu jadis de son indulgence pour les va-t-en guerre Kropotkine et Grave, est tout de même allé le rechercher, c'est qu'il faut bien arriver à remplir les colonnes du " Libertaire ".* »

Et voilà comment s'écrit l'histoire ! Le vieil aigle déplumé fut mon maître à penser à cette époque et je puis vous assurer que sa valeur intellectuelle et morale valait, assurément, une douzaine de Guilleminault et autant de Mahé signataires de la compilation en question. Il faut dire que le second, qui n'en est pas à son coup d'essai puisqu'il à déjà tartiné sur l'anarchisme sans le connaître,

a jugé Sébastien Faure au travers des colonnes de l'*Action française* du fécal Daudet, ayant émergé à la vie politique dans ce bocal pour rallier ensuite l'autre extrême. Puis l'exploiter à sa façon sous prétexte probablement que les fameux extrêmes se touchent. Un certain Georges Valois avait déjà navigué de la sorte — mais à l'envers — : cela ne lui a pas porté chance. A noter donc les noms de nos goujats (qui ne sont pas à un pseudonyme près) pour le cas où, la faim venant en mangeant, ils seraient désireux de faire encore un peu « d'oseille » en vendant de l'anarchie frelatée.

CE JESUS NON CONFORME

PARTONS de ce postulat : Jésus a existé. Pour faciliter les choses. Nous voici alors en présence d'une thèse vraisemblable, en tout cas aussi vraisemblable que celle présentée par l'Eglise, ayant le même point de départ. Le fait de la multiplicité des thèses — même dans les Eglises — démontre la fragilité d'un trop beau conte de fées qui s'enseigne depuis bientôt deux mille ans.

Or donc, Jésus et son ami Jonas formaient un couple de galopins sympathiques, différents de caractère, peu orthodoxes quant à l'enseignement religieux des docteurs de la Loi. A la suite d'un incident Jésus part *au désert,* chez les esséniens. Vers trente ans il rompt avec ces derniers trop intolérants à son gré, ce qui lui attire la haine des conformistes. Celle-ci montera au dernier degré lorsque Jésus ouvre une école à Capharnaüm où il prêche l'amour universel. Lorsque la coupe est pleine, à l'occasion de « l'entrée du roi des Juifs dans la Ville Sainte, le clergé d'Israël décide sa perte et le fait condamner à mort comme agitateur, sacrilège et traître. Comment l'auteur, Jean Deincourt, explique la fin simulée de Jésus, sa résurrection normale, sa disparition enfin de la scène du monde, je ne saurais le révéler sans porter atteinte à l'intérêt que vous trouverez à lire ce livre. Ce que je puis dire, c'est que « ça tient » à la condition, ainsi que je le signalais au départ, que Jésus ait réellement existé (1).

UN EFFORT MERITOIRE

DANS son numéro 114, « *Contre-courant* » a consacré son éditorial au centenaire bulgare Nicolas Stoïnoff à l'occasion de la parution de ses *Souvenirs,* et de sa mort, événements qui se sont produits presque simultanément.

Ancien instituteur et écrivain, antimilitariste et premier objecteur de conscience en Bulgarie, syndicaliste-révolutionnaire, fondateur du mouvement professionnel des enseignants, promoteur du mouvement syndicaliste des paysans, patriarche du mouvement libertaire du pays, homme conséquent, hautement cultivé et toujours fidèle à son idéal —,

(1) *Mon Ami Jésus,* de Jean Deincourt (vie de Jésus contée par un bouddhiste). Le volume 7 fr., franco : 7,60

Stoïnoff retrace modestement sa vie en décrivant les événements d'un siècle et les hommes qu'il a personnellement connus. Il exprime son opinion sur les grands problèmes de notre temps et prend courageusement position contre le régime de socialisme autoritaire qui opprime le peuple.

Cependant, si ce livre a paru, c'est grâce au dévouement et au désintéressement d'une poignée de camarades bulgares qui ont pris d'énormes risques pour faire venir les textes et documents de Bulgarie, pays où règne une dictature intransigeante et expéditive. Et aussi des risques financiers importants, car sans argent pas de livre.

Or, il nous revient que la déception a été vive chez ces militants, tous travailleurs, de constater une certaine indifférence vis-à-vis de leur initiative. Un tirage de 1.500 exemplaires — éditions bulgare et française — est loin d'être épuisé. Pourtant, sans se décourager, un second ouvrage a été mis en chantier, traduit, composé, tiré en langue bulgare et prêt à sortir en français. Il concerne un autre propagandiste bulgare : Georges Cheïtanov.

Ce dernier est mis hors la loi dès l'âge de seize ans et doit fuir son pays. Il voyage à l'étranger, puis revient vivre clandestinement en Bulgarie. Penseur, sociologue, journaliste, il est sans cesse traqué par la police. Arrêté, il s'évade. Son combat dure douze années et se termine par son assassinat, sauvagement perpétré par les sicaires du roi Boris III.

D'autres livres doivent paraître si l'aide nécessaire est apportée à nos amis en exil. Ces livres sont intéressants, instructifs, ils mettent en émoi la dictature de Sofia qui procède à des enquêtes dans le pays, ils révèlent les aspects d'une lutte héroïque peu connus en France de nos militants. Qui d'entre vous, lecteurs de « *Contre-courant* », dont la curiosité historique est certaine, et la défense de la liberté passionnée, hésitera à donner le prix de deux places de cinéma chaque fois que paraît un de ces ouvrages qui démontrent l'indomptable énergie des libertaires bulgares dans la lutte sociale et la fidélité de leurs amis dans le souvenir.

Ce n'est pas une question de gros sous qui les anime, mais le désir de voir un effort si méritoire reconnu et apprécié par ceux pour lequel il est accompli (2).

PEER LAVIRGULE

(2) Nicolas Stoïnoff : *Un centenaire bulgare parle*. Le volume 8,50, franco : 9,20

CHANT MONDIAL DE LA PAIX. — Un disque édité par la « Voix des Mères » est à la disposition des lecteurs pacifistes de « *Contre-courant* » désireux de l'adjoindre à leur discothèque : 45 tours, franco 10,70, commandes à Mme Deroche, 2, rue de l'Echo, Lons-le-Saunier (Jura), C.C.P. 1221-11 Dijon. En dépôt à la Librairie Publico, 3, rue Ternaux, Paris (11e).

A MON FILS

Si tu peux voir détruit l'ouvrage de ta vie
Et sans dire un seul mot te mettre à rebâtir
Ou perdre en un seul coup le gain de cent parties
Sans un geste et sans un soupir ;

Si tu peux être amant sans être fou d'amour,
Si tu peux être fort sans cesser d'être tendre
Et, te sentant haï, sans haïr à ton tour
Pourtant lutter et te défendre ;

Si tu peux supporter d'entendre tes paroles
Travesties par des gueux pour exciter des sots
Et d'entendre mentir sur toi des bouches folles
Sans mentir toi-même d'un seul mot ;

Si tu peux rester digne en étant populaire,
Si tu peux rester peuple en conseillant les rois,
Et si tu peux aimer tous tes amis en frères
Sans qu'aucun d'eux soit tout pour toi ;

Si tu peux méditer, observer et connaître
Sans jamais devenir sceptique et destructeur,
Rêver, mais sans laisser ton rêve être ton maître,
Penser, sans n'être qu'un penseur ;

Si tu peux être dur sans jamais être en rage,
Si tu peux être brave et jamais imprudent,
Si tu peux être bon, si tu sais être sage
Sans être moral ni pédant ;

Si tu peux rencontrer triomphe après défaite
Et recevoir ces deux menteurs du même front ;
Si tu peux conserver ton courage et ta tête
Quand tous les autres la perdront ;

Alors, les dieux, la chance et la victoire
Seront à tout jamais tes esclaves soumis
Et, ce qui vaut bien mieux que les rois et la gloire,
Tu seras UN HOMME, mon fils.

Rudyard KIPLING.

LA FIN DE L'INTERNATIONALE ET SES CONSEQUENCES

A TRAVERS toute son évolution, l'Internationale de 1864 est secouée par des dissensions entre fractions idéologiques. Les tendances d'abord, proudhoniste et bakounienne, auxquelles se mêlent les querelles des éléments politiques, amènent de funestes divisions. Ces dernières iront en s'aggravant davantage, si bien qu'en 1899, au premier congrès de la nouvelle Internationale qui prétendait succéder en droit à celle de 1864, le socialisme français en particulier se trouve divisé à l'infini.

Il n'est que d'étudier l'histoire de cette Internationale, pour se rendre compte combien la politique lui fut néfaste. N'est-il pas risible de constater que « ces messieurs » firent des pieds et des mains pour exclure les anarchistes sous le fallacieux prétexte que ces derniers étaient des éléments diviseurs. Voyons ce qu'il en est.

Domela Nieuwenhuis le rappelait lors du Congrès de Londres de 1896 (1), adjurant de n'exclure aucun socialiste : « *Honte à ceux qui excluront, à ceux qui diviseront au lieu d'unir. Le monde verra une répétition de la lutte entre Marx et Bakounine en 1872. Ce sera une nouvelle lutte entre l'autorité et la liberté... Choisissez ce que vous voulez être, un congrès de socialistes sérieux qui discutent toutes les questions socialistes qui intéressent les socialistes, ou un congrès de sectaires qui ont exclu comme hérétiques beaucoup d'hommes qui ont combattu et souffert.* »

Malatesta, de son côté, publiait une sorte de manifeste affirmant la communauté socialiste des communistes, collectivistes, anarchistes et réclamant l'union et non la division ou l'excommunication. Mais certains politiciens entretenaient la suspicion auprès des ouvriers, psychose favorable aux intérêts des diviseurs.

Or, une entente est indispensable sur le terrain économique. Toute tentative en vue d'imposer une opinion politique unique aboutit à la désagrégation des mouvements ouvriers et entrave le progrès de ces organisations économiques. Que de « socialismes » ont vu le jour entretemps, tous plus réalistes les uns que les autres, mais tous également réformistes, collaborationnistes, parlementaristes, ministérialistes ; certains s'intitulant curieusement socialisme intégral, rationnel, national. Des douzaines d'écoles ont surgi surtout en France : possibiliste, blanquiste, allemaniste, syndicat ouvrier, etc., et toutes

---

(1) Sur ce Congrès, il faut lire l'ouvrage publié par *A. Hamon :* « Le Socialisme au Congrès de Londres », relation aussi complète que possible des séances. Hamon y révèle les tractations, les combinaisons, les vetos des fractions politiques, envers les délégués d'organisations ouvrières et anarchistes.

essaient de se partager les faveurs d'un prolétariat désuni à l'extrême.

Sans doute la vieille Internationale est considérée comme finie dès 1872, par nombre d'éléments marxistes désemparés par les minorités insurgées contre les manœuvres de l'aréopage du Conseil général. D'autres tentatives des chefs déchus et sans armée suscitent la création de partis politiques baptisés : partis socialistes nationaux d'abord, communistes plus tard, mués très vite en nationaux-socialistes, donnant ainsi force de loi, un jour, au nazisme et à l'hitlérisme.

La maladie ronge le corps entier, si bien qu'il n'y a bientôt plus qu'une unité de façade. Les intérêts et les ambitions encouragent les querelles intestines des clans et le prestige des leaders. C'est une foire d'empoigne qui grandit avec les situations lucratives, les portefeuilles ministériels. Les jeux se renouvellent, chacun se frayant un chemin vers le pouvoir. Au nom d'un marxisme d'une pluralité décevante, pour une doctrine scientifique et rigide, des flots d'injures se déversent entre frères ennemis. De nouvelles organisations essaient de détrôner celles existantes. Toutes cependant se réclament d'une prise de position « révolutionnaire », et c'est à qui plantera son drapeau au mieux, à force de slogans mensongers.

Ces querelles à mort entraînent conséquemment tout le prolétariat qui n'y comprend pas grand-chose. Le ver a pénétré dans le fruit et, à la longue, tout s'étiole, se meurt, jusqu'à l'approche de la guerre mondiale. Celle-ci accentuera plus encore la décadence idéologique et révèlera l'abandon total des principes et des postulats de la lutte sociale, pour développer sans vergogne l'ère des collaborations, des participations gouvernementales, des mariages mystiques. Le monde ouvrier fait les frais de cette mystification. Pour en finir, l'ouvrier, devant ces subtils distingos des politiciens, est gagné par une indifférence qui l'éloigne, petit à petit, de toute agitation et l'intègre en partie dans le régime qui le laisse vivre plus ou moins bien.

La reprise après la première guerre mondiale allait être durement marquée par des antagonismes fiévreux entre partisans d'une « deuxième » Internationale, difficile à reconstituer, tant l'esprit national des adhérents était grand et la montée de l'Internationale communiste, baptisée « troisième » par Moscou, qui essayait de reprendre les mouvements révolutionnaires sous sa houlette, pour mieux les asservir aux besoins de la politique étrangère de l'U.R.S.S.

Entre-temps, se réclamant d'un papisme marxiste, on instituait la dictature du prolétariat, ou plutôt : la dictature « sur » le prolétariat. On exaltait l'édification d'un socialisme en marche vers le communisme. Il fallut vite déchanter. Pendant les années de l'entre-deux-guerres, deuxième et troisième Internationales se vouèrent une haine féroce, voulant s'éliminer mutuellement. Ce fut du bel ouvrage ! Les citoyens camarades divisés s'en donnaient

à qui mieux mieux, et les insultes fusaient sur les ténors de la politique. Cela creusa le lit du fascisme, qui ne manqua guère d'utiliser cette division et ces querelles pour s'installer et planter le drapeau d'un renouveau national, face à des nationalistes empêtrés dans leur doctrine marxiste que chacun interprétait à sa façon et dont chacun proclamait avoir le bon bout.

En fin de compte, tout allait s'effondrer dans une lamentable participation de tous à la guerre. Des montagnes de cadavres de prolétaires furent la rançon de ces antagonismes stupides.

La fin de la deuxième guerre mondiale n'arrangea pas les choses. Les luttes intestines se poursuivirent, pour atteindre bientôt des sommets invraisemblables. A leur tour, les communistes se divisèrent : Russes et Chinois se lançant des flots d'injures, selon les enseignements de leurs maîtres. En effet, déjà entre les deux guerres, ils avaient fait leurs preuves entre trotzkistes et staliniens. Divisés à l'infini, on s'efforçait d'avoir belle figure devant l'ennemi, mais tout les replâtrages n'apportaient rien : l'unité ouvrière était détruite. Dans toutes ces perspectives, déçue, la classe des travailleurs ne gardait plus qu'un espoir : profiter des avantages matériels au maximum sans qu'il soit tenu compte de la moindre pensée en faveur d'une organisation sociale meilleure.

De temps à autre, le peuple se laisse bercer par les fallacieuses promesses des batteleurs de la politique et va de l'un à l'autre, sans en discerner le pourquoi. Les élections en sont des témoignages probants. Qui écrira les pages vengeresses qui dénonceront le grand crime de la trahison des clercs dans la politique des partis? Mais l'Internationale de 1864 succédant aux autres tentatives, avortées ou éphémères, eut indéniablement un grand retentissement dans l'histoire du mouvement social. Elle a aidé sans conteste, après avoir esquissé les premiers contacts entre les ouvriers des divers pays, à une prise de conscience plus grande, donnant une publicité aux idées, aux doctrines, aux idéologies, établissant des liens utilisés au mieux pour la défense des intérêts généraux des travailleurs.

Le monde ouvrier se laisse prendre les leviers de commande, en échange de promesses souvent malhonnêtes. Il paie aujourd'hui l'abandon de son action directe qui, seule, peut le libérer de la servitude dont il reste, quoi qu'il en pense, l'éternelle victime.

HEM DAY.

Indolents, i n s o u c i a n t s, retardataires impénitents, réabonnez-vous dès réception de ce numéro. La revue compte sur vous, elle n'a d'autres ressources que l'effort financier de ceux qui aiment les thèses qu'elle expose.

DIALOGUE IMAGINAIRE ENTRE MARX ET BAKOUNINE

TEXTE DE MAURICE CRANSTON diffusé en 1962 à la B.B.C. à Londres

Résumé des chapitres précédents. — *Bakounine accueille chez lui, à Londres, le 3 novembre 1864, Karl Marx, avec lequel il s'entretient des questions qui les divisent. Bakounine se refuse à attaquer Proudhon au travers d'une traduction que Marx lui propose:* Misère de la Philosophie, *puis en vient à aborder le chapitre des calomnies qui le représentent comme un agent du gouvernement tsariste.*

MARX. — Il y a toutefois quelque chose que je dois te signaler. Ton panslavisme, je le considère contraire aux intérêts du socialisme et il ne peut que conduire à un sinistre accroissement du pouvoir russe en Europe.

BAKOUNINE. — Le panslavisme — c'est-à-dire le panslavisme démocratique — fait partie du grand mouvement européen de libération.

MARX. — Absurde, absurde !

BAKOUNINE. — Prouve-moi le contraire, cher Marx. Justifie ton affirmation.

MARX. — L'apogée du panslavisme fut atteint aux huitième et neuvième siècle, quand les esclaves du Sud occupaient encore la Hongrie, l'Autriche et menaçaient Byzance. S'ils ne purent se défendre alors et conserver leur indépendance quand leurs deux ennemis, les Allemands et les Magyars, étaient en train de s'étrangler réciproquement, comment pourraient-ils le faire maintenant, après mille ans d'oppression et de dénationalisation ? Presque tous les pays d'Europe ont des minorités dispersées, vestiges du passé, qui donnent de l'impulsion au développement de l'histoire. Sais-tu que Hegel appelait ces minorités « feuillage ethnique » ?

BAKOUNINE. — En d'autres termes, tu considères ces peuples comme quantités négligeables, indignes du droit à la vie.

MARX. — Moi, je ne comprends pas le langage des droits. L'existence de ces peuples est une protestation contre l'histoire et, de ce fait, ils sont toujours

réactionnaires. La preuve : les gardes-chiourme des galères d'Ecosse ; les défenseurs des Stuarts de 1640 à 1745 ; les Bretons de la chouannerie partisans des Bourbons de 1792 à 1800. Ou bien les Basques en Espagne ou avec l'Autriche en 1848. Qui donc fit alors la révolution ? Les Allemands et les Magyars. Et qui fournit les armes et permit aux Autrichiens réactionnaires d'écraser la révolution ? Les Slaves. Les Slaves attaquèrent les Italiens, entrèrent en trombe à Vienne et restaurèrent la monarchie des Habsbourg. Les Slaves maintinrent les Habsbourg au pouvoir.

BAKOUNINE. — Oui, mais c'était des Slaves de l'armée de l'empereur. Tu sais très bien que le mouvement panslave est démocratique et formellement opposé aux Habsbourg, aux Romanov et aux Hohenzollern.

MARX. — Oui, j'ai lu vos manifestes. Je sais ce que vous **voudriez** obtenir.

BAKOUNINE. — Alors tu sais à quoi t'en tenir sur ce que je propose : l'abolition de toutes les frontières artificielles d'Europe et la création des limites tracées par la volonté souveraine des peuples mêmes.

MARX. — Cela sonne très bien. Seulement tu ignores tout simplement les vrais obstacles qui se dressent devant chacun de ces plans : les niveaux tout à fait différents de civilisation que les divers peuples européens ont atteints.

BAKOUNINE. — J'ai toujours tenu compte des difficultés, Marx. J'ai soutenu que la seule façon de les surmonter est la pratique d'une politique fédérative. Le Slave n'est pas ennemi des Allemands et des Magyars démocrates. Il leur offre une alliance fraternelle basée sur la liberté, l'égalité, la fraternité.

MARX. — Tout cela n'est que paroles en l'air, elles manquent de sens en face des faits et les faits sont aussi simples que brutaux. A l'exception de votre race et des Polonais, peut-être des Slaves de Turquie, les autres Slaves n'ont pas d'avenir, parce qu'ils manquent des qualités indispensables à l'indépendance historique, géographique, économique, politique et industrielle. En somme, ils manquent de civilisation.

BAKOUNINE. — Parce que la civilisation, les Allemands la possèdent, peut-être ? Crois-tu que leur grande civilisation donne droit aux Allemands de dominer l'Europe et de commettre des crimes contre les autres peuples ?

MARX. — Quels crimes ? J'ai beau consulter l'histoire, je trouve que l'unique délit commis par les Allemands et les Magyars contre les Slaves fut de les empêcher de se convertir en Turcs.

BAKOUNINE. — Bien, mon cher Marx ; j'ai toujours dit de l'Allemagne ce que Voltaire disait de Dieu : s'il n'existait pas, il faudrait l'inventer. Il n'y a rien de plus efficace pour maintenir en vie le panslavisme que la haine pour l'Allemagne.

MARX. — Voilà une autre preuve que ton malheureux panslavisme est réactionnaire. Il enseigne la haine pour les Allemands plutôt que contre son véritable ennemi : la bourgeoisie.

BAKOUNINE. — Les deux vont de pair : c'est le progrès que j'ai fait depuis le nationalisme pur de ma jeunesse. Aujourd'hui je soutiens que la liberté est un mensonge pour la grande majorité des peuples tant que ceux-ci sont privés de liberté, de loisirs et de pain.

MARX. — Comme tu le sais, Bakounine, je te considère comme un ami et je n'hésite pas à t'appeler socialiste malgré que...

BAKOUNINE. — Malgré quoi ?

MARX. — Enfin, tu déprécies constamment ce que j'appelle politique.

BAKOUNINE. — Certainement, le parlement, les partis, les assemblées constituantes et les institutions représentatives ne m'intéressent pas. L'humanité a besoin de quelque chose de plus élevé : un nouveau monde sans lois et sans Etat.

MARX. — L'anarchie.

BAKOUNINE. — Oui, l'anarchie. Il nous faut renverser l'ensemble politique et l'ordre moral du monde présent. Nous devons le changer du haut en bas : c'est une chimère de croire qu'on peut modifier les institutions existantes.

MARX. — Je ne veux pas les modifier ; je dis

simplement aux travailleurs qu'ils doivent s'en emparer.

BAKOUNINE. — Elles devraient être complètement abolies. L'Etat corrompt aussi bien nos instincts et notre volonté que notre intelligence. Le principe fondamental de tout socialisme valide, c'est de renverser la société.

MARX. — J'appelle cela une curieuse définition du socialisme.

BAKOUNINE. — Les définitions n'ont pas d'importance pour moi, Marx ; en cela nous différons complètement. Je ne pense pas qu'un quelconque système préfabriqué puisse sauver le monde. Je n'ai pas de système. Je suis un investigateur. Je crois autant à l'instinct qu'à la pensée.

MARX. — Mais tu ne seras jamais socialiste si tu n'a pas une politique.

BAKOUNINE. — Alors j'en ai une. Et si avoir une politique signifie prédisposer les choses point par point, je te dirai quel est mon programme : en premier lieu, abolir les lois fabriquées par les hommes.

MARX. — Tu ne peux pas supprimer les lois. Tout l'univers est gouverné par des lois.

BAKOUNINE. — Naturellement, nous ne pouvons supprimer les lois naturelles, je suis d'accord avec toi. Les hommes peuvent accroître leur liberté en étendant leur connaissance des lois naturelles qui régissent l'univers. L'homme ne peut ignorer la nature et une telle proposition serait absurde. Ce n'est pas cela que je propose : je dis que nous devrions supprimer les lois faites par la main de l'homme, les lois artificielles. En d'autres termes, les lois politiques et juridiques.

MARX. — Tu ne peux pas sérieusement prétendre que la société ne doit pas imposer de lois à ses propres membres.

(Traduit par Albert Ledrappier.) *(A suivre.)*

Le prochain numéro paraîtra le 5 mars 1965.

L'OFFRE DU TRIMESTRE

Le coin de la libre-pensée

L'HOMME DEVANT L'EGLISE

par Ch.-Aug. Bontemps

CINQ CONFERENCES POLEMIQUES sur l'Eglise et l'évolution par l'orateur libre-penseur bien connu. Annoncé comme « épuisé » sur les ouvrages édités depuis, nous sommes en mesure de satisfaire plus de trois cents demandes.

Le volume : 6 francs. - Franco 6,60

LA RELIGION, HONTE DES SIECLES

par A. Abécassis

Ce qu'il y a de remarquable dans cet excellent ouvrage, c'est qu'utilisant un point de départ original, l'auteur ne borne pas son argumentation à la seule religion catholique. La musulmane et la juive ne sont pas oubliées.

Le volume : 6 francs. - Franco 6,70

LES HISTRIONS DE LA FOI

par Stephen Mac Say

Pamphlet surtitré « A l'enseigne du Christ ». 50 pages dénonçant le « char séculaire de l'obscurantisme » font de cet opuscule un excellent manuel de propagande qu'il sera bon de faire circuler après lecture.

La plaquette : 1 franc. - Franco *1,15*

LES TROIS ŒUVRES, commandées ensemble, seront adressées franco contre 10,00

ATTENTION A L'AVANTAGE SUIVANT

« *Contre-courant* » y ajoutera gracieusement cinq brochures introuvables : 1. *Les savants et la foi,* de Ch. Boussinot ; 2. *Propos subversifs,* de R. Odin ; 3. *A mon frère le paysan,* d'Elisée Reclus ; 4. *Enfances catholiques,* de G. Gobron ; 5. *Jésus-Christ n'a jamais existé,* de Bossi.

PANORAMA DU MONDE

L'ENSEIGNEMENT AU CANADA

L'AVENIR du Canadien français dépend largement de l'enseignement qu'il reçoit, de l'éducation qui le forme, et de la culture qu'il possède. L'enseignement, l'éducation et la culture sont les voies d'émancipation d'un peuple. Je suis persuadé que seul l'enseignement public peut mettre fin à la stagnation et à la régression, satisfaire le besoin d'ascension et de progrès, en permettant l'instauration d'une mobilité sociale et la naissance d'élites démocratiques.

Je pense en outre que l'instruction publique constitue une institution, comme toutes les entreprises d'utilité publique. Autrefois, l'enseignement était organisé par des personnes et par des pouvoirs privés. La famille se suffisait à elle-même. Elle apaisait elle-même ses besoins. Depuis, elle a dû s'adresser à des organismes extérieurs pour l'aider dans ses multiples tâches. Elle constituait une communauté enveloppant ses membres ; elle est devenue, elle-même, un groupe enveloppé.

Les pouvoirs privés, en général, subissent la même évolution. Nous ne pouvons plus penser, au nom de l'éducation et du respect tangible de la personnalité de l'enfant et de l'adolescent, que l'enseignement technique — par exemple — ne puisse dépendre que des industriels et des commerçants. L'instruction est devenue publique et doit être établie pour le bien de tous les enfants sans distinction. L'école publique, l'école unique, l'école démocratique doit mettre tous les enfants à égalité au point de départ. Les divergences des goûts, des aspirations et des curiosités ne peuvent nuire à l'adhésion à un ensemble de valeurs communes à tous.

Si nous acceptons ces faits, il s'en déduit que notre jeunesse ne peut être scindée en groupes fondamentalement opposés à l'intérêt commun. Or l'intérêt commun que tous les Canadiens francophones ont, c'est la langue française. C'est à la langue que nous devons penser d'abord et avant tout.

Je propose donc l'école unique, l'école démocratique, l'école laïque, celle qui ouvrira ses portes à tous les enfants de langue française, leur offrant à tous un climat d'accueil hospitalier, fait de chaleur humaine et de large compréhension. Une école où nos enfants n'auront pas à faire

face à la ségrégation religieuse, sorte de racisme spirituel têtu, étroit et clos, où tout est défiance et mépris au lieu de sympathie. Ainsi, notre école publique française cessera de détourner vers le secteur anglais une bonne partie des effectifs qui viendraient enrichir notre patrimoine français, si nous les acceptions dans un climat de liberté et de respect sincère de l'homme. J'allais dire : dans un esprit chrétien ; car n'est-ce pas à Jésus que l'on fait dire : « Aimez-vous les uns les autres » ?

Pour éviter l'effritement scolaire qui nécessairement fragmente les ressources possibles entre *dix-sept cents* commissions scolaires, et combien d'instituts privés, je propose un système unitaire qui donnera à tous nos enfants, sans distinction de race, de croyance ou d'origine, à ceux de la métropole comme à ceux de nos plus petits patelins, une école riche, une école prospère et rayonnante de civilisation pour l'unité du personnel et des structures à l'échelle provinciale.

Pour sortir de notre castration d'esprit, restaurer notre langue dans le goût du bon langage, nous inscrire dans la meilleure tradition de l'humanisme français, je propose l'école laïque d'un bout à l'autre du chemin universitaire. Je propose que la direction de l'école nationale soit remise dans les mains du peuple, et que le rôle de l'Etat se borne à la coordination des structures et à l'exécution des volontés et des exigences de la nation.

Le gouvernement actuel a laissé entendre qu'il suivra à la lettre les recommandations qui lui seront faites par une commission (2). C'est donc d'après la clairvoyance et le sérieux de ses conclusions, d'une portée historique indéniable, que se formera le jugement des générations futures.

Ou il sera décidé de laisser s'enliser davantage encore l'école et, par le fait même, la nation canadienne française tout entière, dans l'obscurantisme religieux le plus absolu, devenant ainsi les complices de ceux qui déjà trahirent notre cause ; ou alors, sans autre égard que celui de la justice, de la vérité et de la liberté, sera ouvert enfin et sans détours à cette école, à cette nation, le chemin si noble et si droit de la saine et complète libération intellectuelle et morale. Ou sera libérée l'école aujourd'hui, ou la deuxième génération abandonnera le français.

En toute humanité, laissons à nos dirigeants du passé le bénéfice du doute quant à savoir si *tous* cultivèrent

intentionnellement chez nous l'obscurantisme, ou s'ils le firent par pure ignorance ou inconscience, victimes que furent peut-être certains d'entre eux de cet obscurantisme au sein duquel ils furent élevés, entraînés et formés en vase clos.

Malheur aujourd'hui cependant à ceux qui d'entre nous se refuseront de faire face aux brûlantes réalités, à la lumière, alors même que nous sommes tous en mesure d'y voir enfin clair, de juger, de palper, de constater, de déplorer et de condamner les tristes résultats, le marasme, la déchéance morale et intellectuelle dans lesquels cet obscurantisme a plongé la langue et la culture françaises en Amérique par l'entremise d'une instruction dirigée, préméditée et atrophiée.

Joseph LA RIVIERE.

---

(1) *Cette déclaration de Joseph La Rivière est parvenue au journal, avec d'autres textes d'ailleurs, peu avant la suspension du journal. Elle eut lieu devant la Commission royale d'enquête sur l'enseignement. Depuis des événements ont agité tumultueusement la province du Québec où réside notre ami. Il eut lui-même quelques ennuis avec les autorités de là-bas. Après avoir repris le contact avec lui nous serons en mesure de renseigner exactement les lecteurs de notre journl sur la situation dans la partie francophone du Canada.*

(2) *La commission à laquelle il a été fait allusion dans la première note.*

CONTRE COURANT

LE PERIODIQUE DE LA QUESTION SOCIALE

Rédaction
Louis LOUVET
24-26, rue Pierre-Leroux
PARIS-7e

Téléphone : SEGUR 09-68

TARIF
DES ABONNEMENTS

Abonnement simple. 10 f.
Abon. hors frontière. 11 f.

La série comprendra 320 pages au minimum. Les abonnements partent du 5 janvier 1965.

Librairie sociale (suite)

Rappel de titres

E. ARMAND, SA VIE, SON ŒUVRE, par ses amis. 16,10
LES FRERES RECLUS, par Paul Reclus 9,20
DES MIRACLES DE LOURDES A THEILHARD DE CHARDIN, par G. Las Vergnas 6,00
SOCIOLOGIE FEDERALISTE LIBERTAIRE, par A. Respaut 4,35
LE MONDE DES IMPOSTEURS, par le Dr Herscovici 8,70
CECI EST MON CORPS, par Paul Jury 20,10
IL EST MORT ET RESSUSCITE, par Paul Jury.. 34,70
LES DEBUTS DE L'EVANGILE, par Paul Jury.. 27,10
JOURNAL D'UN PRETRE, par Paul Jury 9,80
GASTON COUTE, par Roger Monclin 4,60
LA CONTAGION SACREE, du baron d'Holbach.. 8,20
LE MYTHE DE JESUS, par A. Lorulot et divers.. 8,20
MILIEUX JUIFS DE LA FRANCE CONTEMPORAINE, par Pierre Aubery 21,70
HISTOIRE BARBARE DES FRANÇAIS, par F. Pichon 25,45
LA PRESSE QUOTIDIENNE, par N. Faucier.... 13,70

La documentation sociale

Sous cette rubrique sont inscrits tous volumes, plaquettes et brochures dont nous sommes seuls dépositaires. Ces ouvrages quasi-introuvables font partie d'un fonds patiemment constitué depuis des dizaines d'années. Le produit de leur vente est *intégralement* porté au compte du journal, fait partie, au même titre que les abonnements, de ses ressources. Les acquérir, les offrir, y intéresser vos amis et connaissances, c'est aider *efficament* « Contre-courant ».

PRECIS DE SOCIALISME par *Benoit Malon.* — L'auteur, qui eut dans le socialisme un nom connu et estimé, est fort bien placé pour traiter du sujet. Quel que soit son point de vue le militant d'avant-garde y trouvera profit. Très rare..... 11 F 10

L'EDUCATION SEXUELLE de *Jean Marestan.* — Cet ouvrage à la réputation inégalée qui a mis à la portée de chacun une documentation sur la question sexuelle disséminée dans des études savantes a disparu de tous les éventaires, où il régnait en maître, depuis la libération. Quelques exemplaires à disposition..... 12 F 70

DE PRISON EN PRISON, par *Louis Lecoin.* — Ces souvenirs d'un militant qui n'a pas renoncé et qui ne saurait, malgré son âge, renoncer à une propagande qui nous est chère, sont émouvants de sobriété et d'exacti-

tude. Nous ne saurions que recommander, s'ils ne l'ont déjà fait, à nos amis, de se les procurer ..... 7 F 70

LES BANDITS TRAGIQUES, par *Victor Méric.* — Aujourd'hui ces « bandits en auto » sembleraient des enfants de chœur après les horreurs d'un siècle fertile en exactions de toutes sortes. Mais cette révolte « individualisée », contre une société que le philosophe Le Dantec dénonçait pour son absurdité et ses tendances néfastes, frisant l'épopée tout en se terminant dans le sang, laisse à penser encore de nos jours. Edition détaillée et illustrée, bien entendu introuvable depuis vingt ans ..... 8 F 70

L'UNIQUE ET SA PROPRIETE par *Max Stirner.* — La plupart des individualistes anarchistes ont adopté ce livre comme base de leur conception sociale. Stirner y plaide avec chaleur et talent la cause du moi intelligent, de l'égoïsme bien compris. Ce livre, de notre fonds, est d'un prix avantageux et bien présenté ..... 12 F 70

Il en existe une édition nouvelle publiée ces dernières années au prix de ..... 25 F 10

DISCOURS CIVIQUES par *Laurent Tailhade.* — Recueil d'articles et d'études du célèbre polémiste. Entre autres : le triomphe de la domesticité qui valut à son auteur l'emprisonnement, et son « discours pour la paix » ..... 8 F 10

LA CITE FUTURE par *E. Tarbouriech.* — Cet ouvrage ne s'adresse qu'à ceux qui, férus de sociologie et d'économie politique recherchent une documentation la plus précise et la plus étendue possible. (Très peu d'exemplaires à disposition) ..... 11 F 10

LIVRE D'OR DES OFFICIERS FRANÇAIS, par *Henri Chapoutot.* — Ce livre, absolument introuvable, dont « le Canard enchaîné » avait vanté les mérites il y a plus d'un lustre, porte sur les années 1789 à 1815, et fut édité par « Les Temps nouveaux ». Ce n'est pas d'aujourd'hui, ce qui explique son extrême rareté.... 12 F 70

LES CAUSES PSYCHOLOGIQUES DE L'ALCOOLISME par le docteur *Legrain.* — Le nom de l'auteur ne dira rien à nos lecteurs de moins de quarante ans. Ce savant, aussi modeste que valable, consigne dans l'ouvrage que nous offrons ici à ceux qui s'intéressent à la santé mentale et physique des hommes, les observations d'une longue vie consacrée à la lutte contre la misère physiologique sous toutes ses formes. Edition rare en grand format sur beau papier..... 13 F 10

D'autres titres seront proposés à nos amis et lecteurs au long de nos numéros qui vont suivre. Notez que d'autre part certains des titres annoncés en ce mois de février 1965 disparaîtront de nos colonnes dès que nos rayons en seront dépourvus.

Directeur de la publication : Louis LOUVET.

Imprimé à Paris, 10, rue de Montmorency, (3e).